

LUCIAN OF SAMOSATA
GREEK WRITER AND ROMAN CITIZEN

Edited by
Francesca Mestre and Pilar Gómez



UNIVERSITAT DE BARCELONA



LA PROBLÉMATIQUE DES LANGUES ÉTRANGÈRES
DANS LES OPUSCULES DE LUCIEN ET LA CONSCIENCE
LINGUISTIQUE DES GRECS

BRUNO ROCHETTE
Université de Liège

This paper attempts to study Lucian's perception of the foreign languages in the context of the Graeco-Roman world. Lucian's works are particularly relevant to such a study: his mother tongue was not Greek, but Syrian; he lives within the political framework of the *Imperium Romanum* where Greek-Latin bilingualism is widespread; he is greatly interested in peripheral peoples and provincial languages of the Graeco-Roman world; finally, he belongs to the Second Sophistic, which pays attention to the quality of the Greek language being used. Conscious of the cosmopolitan character of the world in which he lives, Lucian considers the languages of others with respect and thinks of the Greek language not only as a property to preserve, but also as something to share.

Peu d'auteurs grecs de l'Empire romain se prêtent aussi bien que Lucien à l'étude de la conscience linguistique des Grecs, c'est-à-dire la perception qu'ils ont de leur propre langue et de celle des autres. Lucien réunit en effet trois conditions particulièrement favorables pour une telle enquête: il est, à l'origine, étranger à la culture gréco-romaine et sa langue maternelle n'est probablement pas le grec¹, il vit dans le cadre politique de l'*Imperium Romanum* caractérisé par le bilinguisme gréco-latin et, par les sujets qu'il traite et les personnages qu'il met en scène dans ses opuscules, il s'intéresse aux peuples et aux langues périphériques de l'Empire. De plus, on le classe traditionnellement dans un courant littéraire puriste, la Seconde Sophistique, qui attache une grande importance à la qualité de la langue grecque, considérée comme un bien à protéger. En assimilant de façon extraordinaire la culture et la langue grecques, ce jeune Syrien «vêtu de la robe à manches»² est devenu un Grec comme les autres, qui a toutefois tendance à exagérer son hellénisme³. Il devint avocat, puis sophiste et philosophe. Syrien transformé non seulement en Grec, mais en Athénien, il écrit un attique d'une grande pureté, selon une règle qu'il énonce pour les autres, notamment dans le *Lexiphanès*, et à laquelle il s'astreint lui-même.

¹ Sur la situation linguistique de la Syrie à l'époque impériale, Schmitt (1980) 198-205.

² *Bis Acc.* 27.

³ Tandis qu'il se moque des historiens qui hellénisent leur nom (*Hist. Conscr.* 21), il le fait lui-même à plusieurs reprises en s'appelant Lykinos (Dubuisson [1984-1986] 197). Cette attitude, qui n'a rien d'étonnant, est liée au mouvement sophistique et atticisant.

L'identité de Lucien: «Barbare et fier de lui»

Lucien est donc un étranger et il ne s'en cache pas. Comme le romancier Jamblique (fin du II^e s.), auteur des *Histoires babyloniennes*⁴, Lucien est un oriental hellénisé⁵. Les allusions, directes ou indirectes, à son origine étrangère sont nombreuses dans son œuvre. Il tire même une certaine fierté d'être né à la marge du monde gréco-romain. Lucien, qui vécut entre 120 et 180, est issu d'une famille modeste de Samosate, ville située entre le Tigre et l'Euphrate, capitale de la Commagène, une région périphérique orientale de la province romaine de Syrie, où était stationnée la *Legio XVI Flavia firma*⁶. Samosate se trouve aux confins de la Syrie et de la Cappadoce, à 45 km au nord d'Édesse, qui deviendra, à l'époque chrétienne, le grand centre de la littérature syriaque. Lucien dut apprendre la langue grecque à l'école, comme il le dit lui-même: «(c'est la rhétorique) qui m'a inscrit au nombre des Grecs»⁷. Nous ne connaissons pas sa langue maternelle⁸. Il s'appelle lui-même Syrien et même Barbare d'après sa langue⁹, ce qui laisserait entendre que ce n'est pas le grec, mais l'araméen, langue parlée dans sa région natale et langue de communication dans ces contrées. Depuis les conquêtes d'Alexandre le Grand, qui, avec ses soldats, avait propagé le grec bien au-delà du Tigre, dans la région que l'on appelle «Iran» au sens linguistique du terme, la zone dont est originaire Lucien est à l'intersection des cultures iranienne, syrienne et hellénistique¹⁰. Voilà pourquoi on ne peut exclure que Lucien ait eu aussi une connaissance, sans doute limitée, du vocabulaire iranien – surtout dans le domaine de la religion ou de la langue propre aux marchands venus d'Orient¹¹. La référence à la φωνή barbare dans le passage de *La double accusation* (27) par laquelle la Rhétorique désigne l'état dans lequel elle a trouvé Lucien a été très discutée¹². Certains auteurs estiment qu'il s'agit d'une allusion à une langue étrangère (araméen ou syriaque), d'autres y voient une référence à une variété provinciale de grec. La suite de la phrase fait plutôt pencher pour la première solution. À l'instar d'autres auteurs originaires des régions périphériques de l'Empire, comme Fronton¹³, Lucien compare, dans *Le Scythe* (9), son propre cas à celui d'Anacharsis:

⁴ Cf. Schmitt (1980) 194; Swain (1996) 303.

⁵ Schmitt (1980) 200; Swain (1996) 298-303 et 306, n 36.

⁶ Cf. Sartre (1991) 72.

⁷ Cf. Lucianus, *Bis Acc.* 30. Voir Saïd (1994) 166.

⁸ Certains critiques pensent toutefois qu'il ne connaissait aucune langue sémitique. Le passage de la *Double accusation* 27 (voir n. suivante et le commentaire de Braun [1996] 236) ne serait qu'une coquetterie. Pour eux, sa première éducation aurait été faite en grec. La seule constatation certaine que l'on peut faire est celle de l'absence de mention de ce qui aurait pu être la langue maternelle de Lucien. Il n'y a pas de témoignages contemporains de Lucien permettant d'affirmer que l'araméen ou le syriaque étaient parlés en Commagène à son époque. Les plus anciennes inscriptions en syriaque, datant du VI^e s., proviennent de la région située au sud-ouest de la Commagène, sur la rive orientale de l'Euphrate, où la majorité de la population semble avoir été sémitique.

⁹ Cf. Lucianus, *Bis Acc.* 27 (Ἐγὼ γάρ, ὦ ἄνδρες δικασταί, τουτονὶ κομιδῆ μειράκιον ὄντα, βάρβαρον ἔτι τὴν φωνὴν καὶ μονονουχὶ κἀνδυν ἐνδεδικότα εἰς τὸν Ἀσσύριον τρόπον, περὶ τὴν Ἰωνίαν εὐροῦσα πλαζόμενον ἔτι καὶ ὃ τι χρῆσται ἑαυτῷ οὐκ εἰδότα παραλαβοῦσα ἐπαίδευσα. «Cet homme, juges, n'était encore qu'un jeune garçon, Barbare de langage et je pourrais presque dire vêtu de la robe à manches à la mode assyrienne, lorsque je le trouvai en Ionie, errant et ne sachant que devenir.»); *Syr. D.* 1 (γράφω δὲ Ἀσσύριος ἐών...); *Scyth.* 9 (φημί δὴ ὁμοίον τι καὶ αὐτὸς παθεῖν τῷ Ἀναχάρσιδι). Swain (1996) 299 n. 5.

¹⁰ Cf. Schmitt (1990).

¹¹ Cf. Schmeja (1972) 22.

¹² L'état de la question est dressé par Lightfoot (2003) 205, avec la bibliographie.

¹³ *Ep.* II 3.5 VdH.

il est aussi un Barbare qu grecque¹⁴. Une autre indicat *ressuscités* (19). Accusé par la philosophie, Lucien, par comme une prosopopée de l

Pisc. 19: Σύρος, ὦ Φ γὰρ τούτων τινὰς οἶδ τὸ γένος· ὁ τρόπος δ Βαβυλωνίου ἢ Στα γένοιτο οὐδ' εἰ τὴν φ δικαία φαίνοιτο οὐσα

«Je suis Syrien, Philo Parmi ces gens qui me pas moins barbares que fait d'être né à Soles, à moins à tes yeux pour être juste¹⁶.»

Dans ce passage, où il p qualité de Syrien et affirme certaine fierté d'être ou, plu l'importance de la culture Adoptant, dans *Le songe* (13 qui donne «l'honneur, la ré charges politiques.»

L'étranger et la langue grec

Par ses origines étrangère neure, où de nombreuses l passant par l'Italie – Lucien ger¹⁷. Cette expérience est p importante. On dénombre βάρβαρος et de sa famille. delà des frontières culturel celui qui ne parle ni le grec peut aussi se trouver à l'inté à un interlocuteur qui lui dit le ton humoristique, «je ne πολίτης et non πατριώτη

¹⁴ Cf. Saïd (1994) 166.

¹⁵ Les noms de lieux cités font respect

¹⁶ Toutes les traductions de Lucien se

¹⁷ La bibliographie sur βάρβαρος es (1999) 1-6.

¹⁸ Dans le *Sur ceux qui sont aux gage la langue des Romains.*

¹⁹ Cf. Bompaire (1958) 590.

ne le romancier Jamblique est un oriental hellénogène sont nombreuses. La région de Commagène est nombreuse. La région de Samos est stationnée la *Legio* et de la Cappadoce, à la grande école, comme il le dit des Grecs⁷. Nous ne sommes pas le grec, mais la communication dans ces pays avec ses soldats, avait un nom appelé «Iran» au sens de l'intersection des deux. On ne peut exclure que le vocabulaire iranien est aux marchands venus de la *double accusation* que Lucien a été en allusion à une langue avec sa variété pour la première solution. Les noms de l'Empire, comme ceux de celui d'Anacharsis:

il est aussi un Barbare qui s'est rapproché, en toute conscience, de la culture grecque¹⁴. Une autre indication autobiographique apparaît dans *Le pêcheur ou les ressuscités* (19). Accusé par une galerie de philosophes illustres d'avoir fait déchoir la philosophie, Lucien, par la bouche de Παρρησιάρχης («Franchise»), qui est comme une prosopopée de lui-même, décline son identité à Philosophie:

Pisc. 19: Σύρος, ὦ Φιλοσοφία, τῶν Ἐπευφρατιδίων. ἀλλὰ τί τοῦτο; καὶ γὰρ τούτων τινὰς οἶδα τῶν ἀντιδίκων μου οὐχ ἦττον ἐμοῦ βαρβάρους τὸ γένος· ὁ τρόπος δὲ καὶ ἡ παιδεία οὐ κατὰ Σολέας ἢ Κυπρίου ἢ Βαβυλωνίου ἢ Σταγειρίτας. καὶ τοὶ πρὸς γε σὲ οὐδὲν ἂν ἔλαττον γένοιτο οὐδ' εἰ τὴν φωνὴν βάρβαρος εἴη τις, εἴπερ ἡ γνώμη ὀρθὴ καὶ δικαία φαίνοιτο οὔσα.

«Je suis Syrien, Philosophie, né sur les bords de l'Euphrate. Mais qu'importe? Parmi ces gens qui me poursuivent, j'en connais qui par leur naissance ne sont pas moins barbares que moi. Mais le caractère et la science ne dépendent point du fait d'être né à Soles, à Chypre, à Babylone ou à Stagire¹⁵, et l'on n'en vaut pas moins à tes yeux pour être barbare de langage, pourvu qu'on ait un esprit droit et juste¹⁶.»

Dans ce passage, où il plaide sa propre cause, Lucien revendique avec force sa qualité de Syrien et affirme qu'il ne se sent inférieur à personne. Lucien tire une certaine fierté d'être ou, plutôt, d'avoir été un Barbare. Il a conscience aussi de toute l'importance de la culture grecque comme moyen efficace de promotion sociale. Adoptant, dans *Le songe* (13), une attitude exagérément chauvine, il dit que c'est elle qui donne «l'honneur, la réputation, les éloges, les premières places, le pouvoir, les charges politiques.»

L'étranger et la langue grecque

Par ses origines étrangères et ses voyages comme rhéteur itinérant – d'Asie Mineure, où de nombreuses langues locales étaient encore en usage, à la Gaule en passant par l'Italie – Lucien a acquis une connaissance de première main de l'étranger¹⁷. Cette expérience est passée dans son œuvre, où le Barbare occupe une place importante. On dénombre dans le corpus de ses opuscules 89 occurrences de βάρβαρος et de sa famille. Au II^e s., le terme βάρβαρος désigne l'autre qui est au-delà des frontières culturelles et linguistiques du monde gréco-romain, c'est-à-dire celui qui ne parle ni le grec ni le latin ou qui parle mal ces langues¹⁸. Mais le Barbare peut aussi se trouver à l'intérieur même du monde grec. Dans le *Pseudosophiste* (5), à un interlocuteur qui lui dit d'un tiers «πατριώτης ἐστὶ μοι», Lucien répond, sur le ton humoristique, «je ne savais pas que tu étais barbare», un Attique devant dire πολίτης et non πατριώτης pour désigner ses compatriotes¹⁹. Le terme βάρβαρος,

Attique. Le passage de la *Double* à qu'une coquetterie. Pour eux, que l'on peut faire est celle de n. Il n'y a pas de témoignages étaient parlés en Commagène à viennent de la région située au é de la population semble avoir

ειράκιον ὄντα, βάρβαρον ἔτι ον, περὶ τὴν Ἰωνίαν εὐροῦσα παιδεύσα. «Cet homme, juges, e vêtu de la robe à manches à la *Syr. D.* 1 (γράφω δὲ Ἀσσύριος wain (1996) 299 n. 5.

¹⁴ Cf. Saïd (1994) 166.

¹⁵ Les noms de lieux cités font respectivement allusion à l'origine de Chrysispe, Zénon, Posidonios (?) et Aristote.

¹⁶ Toutes les traductions de Lucien sont d'E. Chambry.

¹⁷ La bibliographie sur βάρβαρος est considérable. Je renvoie à Dihle (1994) et à l'aperçu dressé par Schmidt (1999) 1-6.

¹⁸ Dans le *Sur ceux qui sont aux gages des grands* (24), le verbe βαρβαρίζω est employé pour dire «mal parler la langue des Romains».

¹⁹ Cf. Bompaigne (1958) 590.

si désigner l'autre qui est
l'Athènes classique, où

abord, les Barbares du
avec des traits tradition-
l'injure de «Barbare»²⁰.
patrie (10) apparaît une
. Les Barbares sont pré-
naissent pas le nom de
ndre (14, 2), Lucien fait
pas des soldats dignes de
z l'orateur athénien «la
ion (9), Hermès, guidant
de Pan en ajoutant qu'il
quement des Barbares à
ien réutilise sur un mode
ensuite les Barbares de
s Parthes et leur roi Vo-
question de Vérus aux
a vision de l'étranger de
hait communément à la
ques, qui considèrent le
rec, c'est-à-dire comme
barrières traditionnelles.
rangers «débarbarisés»,
rien supprime volontiers
possibilité de l'accultu-
gers sont avant tout des
(17), opuscule où l'in-
mmes, vue du ciel, res-
ant: le monde est tout le
ne présente donc pas de
user la dichotomie tradi-
le Barbare pour mettre
représente. La langue de

on territoriale maximale
l que le conçoit Lucien
arder les Grecs d'égal à
c Plutarque, dont l'ima-
in effet de contraste, les
ès vaste de l'*Imperium*

ien ne participe pas au courant

La conscience linguistique atteint chez Lucien une dimension qu'elle n'avait pas encore chez Plutarque²⁴. Étranger lui-même n'hésitant pas à se présenter comme ξένον ἄνθρωπον²⁵, Lucien fait un sort à l'opposition traditionnelle Ἕλληνες / βάρβαροι, en mettant particulièrement l'accent sur l'aspect linguistique par l'opposition entre ἑλληνίζω et βαρβαρίζω²⁶. C'est le cas dans *Les amis du mensonge ou l'incrédule* (16), un opuscule, à l'authenticité discutée, où deux personnages Tychiades et Philoclès débattent du thème du mensonge. Tychiades raconte sa visite chez un certain Eucratès, figure de menteur, où il a aussi rencontré Cléodémos, un péripatéticien, Deinomachos, un stoïcien, et Ion, un platonicien. Ce dernier rapporte une anecdote relative à une crise d'épilepsie: ὁ μὲν νοσῶν αὐτὸς σιωπᾶ, ὁ δαίμων δὲ ἀποκρίνεται, ἑλληνίζων ἢ βαρβαρίζων ὁπόθεν ἂν αὐτὸς ἦ, ὅπως τε καὶ ὅθεν εἰσηλθεν εἰς τὸν ἄνθρωπον («le malade lui-même garde le silence, mais le démon répond, soit en grec, soit dans une langue du pays étranger auquel il appartient, d'où il est venu et comment il est entré dans l'homme»). Si la description n'a aucune valeur scientifique, elle nous éclaire sur un aspect inattendu: la langue. En opposant l'hellénisme à la barbarie, le parler grec au parler barbare, Lucien fait plus que reprendre un lieu commun: il décrit le paysage linguistique du monde méditerranéen de son temps, où l'on parle grec, mais aussi d'autres langues, qui méritent considération.

La déclaration de Παρρησιάδης dans le passage du *Pêcheur* cité plus haut contient plusieurs notions qui touchent directement la problématique de l'étranger, parmi lesquelles on trouve la langue : παιδεία, τρόπος, φωνή, βάρβαρος et γνώμη. Ces termes véhiculent un message idéologique. La «débarbarisation» ne peut se produire qu'à travers la φωνή et le τρόπος, c'est-à-dire la langue et le comportement. Quant au Grec, c'est sa langue qui le définit, selon un usage hérité de la Grèce classique²⁷. Dans le *Zeus tragédien* (27)²⁸, dialogue consacré à la réfutation des thèses du polythéisme traditionnel, Lucien confronte les idées épicuriennes à celles des stoïciens. Il met en scène un certain Timoclès, un homme pieux, parfait connaisseur des stoïciens, qui, une fois en public, perd toute sa hardiesse: il bredouille et balbutie faisant ainsi rire tout le monde. Bien qu'il soit un bon Grec, il est dit τὴν φωνὴν ἰδιώτης καὶ μιξοβάρβαρος²⁹. Ce personnage est purement fictif et rien ne permet de penser à une origine non grecque ou mixte. Les deux adjectifs ont un complément de relation, τὴν φωνήν, ce qui autorise à leur conférer un sens linguistique, non ethnique. Il ne s'agit pas ici de la connaissance imparfaite du grec de la part d'un Barbare, mais de l'utilisation peu adéquate qu'un Grec peut faire de sa propre langue. Le maniement déficient de sa langue le fait passer dans un monde à demi-barbare. Le

²⁴ Cf. Strobach (1997).

²⁵ Cf. Lucianus, *Zeux.* 1.

²⁶ Cf. Rochette (2003).

²⁷ *Ibidem.*

²⁸ Cf. Casevitz (2001) 45; De Luna (2003) 146-147.

²⁹ Euripide est le premier à utiliser l'adjectif μιξοβάρβαρος, qui indique l'étape intermédiaire, dans le processus d'acculturation, entre «être Grec» et «être Barbare». Dans les *Phéniciennes* (138), l'adjectif désigne l'Étolien Tydée: son armement lui donne un aspect étrange et en fait un Grec avec du Barbare mêlé à lui. La frontière entre le monde grec et le domaine barbare devient de moins en moins étanche et annonce la situation de l'époque hellénistique: De Luna (2003) 121-151. Tandis que μιξοβάρβαρος désigne un Grec possédant des éléments barbares, μιξέλλην décrit un Barbare doté de caractères grecs: Casevitz (2001). Les étrangers qui parlent grec sont qualifiés de μιξέλληνες: Casevitz (1991b) 137; Lund (2005) 13-14. Voir Plutarque, *Crass.* 31, 1 (des Barbares hellénisés vont à la rencontre de Crassus venu parlementer avec Suréna). Voir Dubuisson (1982) 12.

monde des dieux offre aussi un espace, hors du temps, où se trouve en débat la notion d'étranger. À la fin du *Zeus tragédien*, Lucien rappelle l'hétérogénéité ethnique du monde des dieux et les flux migratoires incessants qui s'y déroulent. Dans le monde divin, les étrangers représentent des faux dieux ou des néo-dieux qui ne devraient pas prendre part à la vie des dieux traditionnels, authentiques ceux-là. Dans l'*Assemblée des dieux* (7, 9)³⁰, Momos, personnification de la critique et incarnation de l'intellectuel dogmatique, dit que Zeus a rempli l'Olympe avec des demi-dieux: Attis... Mithra, qui ne connaît pas un mot de grec si bien qu'il ne comprend pas si on boit à sa santé... (ὁ Μίθρης ἐκεῖνος, ὁ Μῆδος, ὁ τὸν κἀνδὺν καὶ τὴν τιάραν, οὐδὲ ἑλληνίζων τῇ φωνῇ)³¹. Lucien introduit ici une certaine relativité dans le grec. L'arrogance des dieux grecs est-elle légitime? Peuvent-ils reprocher à un dieu étranger son ignorance du grec? La raison du reproche – comprendre le toast – paraît bien futile. Peut-être faut-il voir dans cette remarque une critique de Lucien à l'égard de certains sophistes qui n'acceptent aucune concurrence au grec.

Faisant sans doute écho à un débat d'actualité, Lucien s'oppose au dogmatisme en matière de langue et prône plutôt une volonté de la laisser s'épanouir en l'orientant dans le bon sens. Tel est le débat évoqué au début de l'*Assemblée des dieux* (14)³² par Momos, qui met en exergue les étrangers et les différentes langues qu'ils parlent. On peut comparer les propos de Lucien avec l'idée émise par Origène, pour qui Dieu comprend les prières dans toutes les langues³³. Le christianisme contribuera en effet à donner aux langues barbares un statut reconnu³⁴. Même dans le monde imaginaire des dieux, Lucien prend soin de signaler le trait linguistique en utilisant l'adjectif fort peu répandu πολυγλώσσων – et pour cause: le monde grec est monoglotte. À côté de cet emploi plutôt péjoratif au pluriel pour indiquer les groupes de personnes parlant diverses langues, le même adjectif apparaît au singulier, dans le *Zeus tragédien* (13)³⁵, dans le sens de «polyglotte». Les dieux ne parlent pas tous grec. Cette polyglossie exaspère Hermès, qui fait part de son agacement à Zeus. Hermès dit qu'il n'est pas suffisamment polyglotte pour pouvoir se faire comprendre en scythe, en perse, en

³⁰ Cf. Schmitt (1980) 200 n. 61.

³¹ Cf. Rotolo (1972) 412; Werner (1983) 588-589. Dans le *Zeus tragédien* (8), le maître de l'Olympe demande à Hermès de rétablir dans l'assemblée des dieux la hiérarchie normale, en leur assignant des places correspondant à leurs mérites respectifs ou à la qualité de la matière dont ils sont faits, or, argent, airain ou pierre. Il s'avère alors que les dieux des Barbares peuvent seuls prétendre aux premières places, car les Grecs, si plaisants soient-ils à regarder, sont presque tous de pierre ou d'airain, quelques-uns d'ivoire relevé d'un peu d'or, «mais en dedans ils sont de bois et recèlent des troupeaux entiers de souris, qui y ont établi leur république. Au contraire, cette Bendis (thrace), cet Anubis, et auprès de lui Attis, Mithra, et Mène sont d'or massif, d'un poids et d'un prix incomparables».

³² Ἐπειδὴ πολλοὶ τῶν ξένων, οὐ μόνον Ἕλληνες ἀλλὰ καὶ βάρβαροι, οὐδαμῶς ἄξιοι ὄντες κοινωρεῖν ἡμῖν τῆς πολιτείας, παρεγγραφέντες οὐκ οἶδα ὅπως καὶ θεοὶ δόξαντες ἐμπεπλήκασιν μὲν τὸν οὐρανὸν ὡς μεστόν εἶναι τὸ συμπόσιον ὄχλου ταραχῶδους πολυγλώσσων τινῶν καὶ ξυγκλύδων ἀνθρώπων, ἐπιλέλοιπε δὲ ἡ ἀμβροσία καὶ τὸ νέκταρ, ὥστε μὴς ἤδη τὴν κοτύλην εἶναι διὰ τὸ πλῆθος τῶν πινόντων. L'adjectif πολυγλωσσος «qui parle plusieurs langues» n'apparaît que tardivement (Rotolo [1972] 409 n. 52), tandis que le substantif πολυγλωσσία ne se rencontre guère que chez Cyrille d'Alexandrie (PG 76.713).

³³ Cf. Origènes, *Cels.* VIII 37.

³⁴ Les auteurs chrétiens ont beaucoup réfléchi sur la diversité linguistique. Dans la *Cité de Dieu* (XVI 10.3), saint Augustin suit le destin des soixante-douze peuples initiaux et rappelle que, avant le déluge, ils parlaient tous une seule langue. Ce n'est qu'après la division qui donna naissance à soixante-douze idiomes distincts que la «maison d'Heber» aurait gardé seule dans sa pureté la langue commune première. Voir Borst (1957) 114-115.

³⁵ Οὐχ ἅπαντες, ὦ Ζεῦ, τὴν ἑλληνῶν φωνὴν συνιάσιν· ἐγὼ δὲ οὐ πολυγλωττός εἰμι, ὥστε καὶ Σκύθαις καὶ Πέρσαις καὶ Θραξίν καὶ Κελτοῖς συνετὰ κηρύττειν. ἄμεινον οὖν, οἶμαι, τῇ χειρὶ σημαίνειν καὶ παρακελεύεσθαι σωπαῖν.

thrace et en celte. Pour finir, situation où des allophones dans les *Histoires vraies* (II) blèmes de communication monde de la fiction, comme Un danseur de pantomime a pantomime à son hôte, le roi γὰρ τις ὢν ἐτύγχανε)³⁹, cution claire du danseur, il l'artiste avec lui en tant qu'i

S'il insiste sur la diversité l'universalité du grec⁴⁰. Aux selon une convention littéraire glige toutefois pas de faire «effet de réel» sans doute, n'gue grecque et sa prévalence sans doute dans ce but qu'il qu'il a retiré de son séjour l' Lucien présente à plusieurs grecque dans le monde de l' converser avec le Cyclope – du monde se trouve une co usés et peu lisibles: «Héracl entre les voyageurs et les étr cueillent Lucien et ses comp l'île des femmes-ânesses, ils parle grec même dans la lu femmes-vignes (I 8), où Luc indien, la plupart en langue g que d'autres langues, auxquels souligner que la langue grec πλειστοὶ δὲ τὴν Ἑλλάδα comparable à celle de certain tion, de Chariton à Héliodo autres et à leur langue. «Tan dans un milieu profondém naturelle de la culture et de la cette supériorité ne va peut- dans la première catégorie.

Chez Lucien, le βάρβαροι à l'époque classique⁴². Dans

³⁶ Cf. Werner (1985) 241.

³⁷ Voir aussi, sur la langue des gestes,

³⁸ Cf. Rotolo (1972) 413; Montiglio (1

³⁹ Cf. Dubuisson (1982) 14.

⁴⁰ Cf. Borst (1957) 179. Sur le grec co

⁴¹ Cf. Saïd (1992) 186.

⁴² L'équivalence βάρβαροι = ἄγλωσσοῦ Ἑλλάς est opposée à ἄγλωσσοσ γα

trouve en débat la notion d'hétérogénéité ethnique du monde grec. Dans le monde réel, les dieux qui ne devraient pas être là. Dans l'*Assemblée des dieux* (14)³² par exemple, les dieux incarnent des demi-dieux: Attis... ne comprend pas si on boit à la coupe et καὶ τὴν τιάραν, οὐδὲ la relativité dans le grec. L'approche à un dieu étranger, le toast – paraît bien de Lucien à l'égard de grec.

Il oppose au dogmatisme en grec s'épanouir en l'orientant vers l'*Assemblée des dieux* (14)³² par exemple, les langues qu'ils parlent. On voit Origène, pour qui Dieu même contribuera en effet à la langue du monde imaginaire des grecs utilisant l'adjectif fort peu grec monoglotte. À côté de cet monde de personnes parlant diverses langues, le Zeus tragédien (13)³⁵, les grecs. Cette polyglossie Lucien dit qu'il n'est pas grec en scythe, en perse, en

le maître de l'Olympe demande assignant des places correspondantes, or, argent, airain ou pierre. Il assigne des places, car les Grecs, si plaisants d'ivoire relevé d'un peu d'or, ont établi leur république. Au monde sont d'or massif, d'un poids

βαροί, οὐδαμῶς ἄξιοι ὄντες θεοὶ δόξαντες ἐμπεπλήκασιν ὡς πολυγλώσσων τινῶν καὶ ὥστε μνάς ἤδη τὴν κοτύλην de plusieurs langues» n'apparaît pas de diversité ne se rencontre guère que

la Cité de Dieu (XVI 10.3), saint Paul, au déluge, ils parlaient tous une langue, des idiomes distincts que la «mai- voir Borst (1957) 114-115.

πολύγλωττός εἰμι, ὥστε καὶ ἄμεινον οὖν, οἶμαι, τῇ χειρὶ

thrace et en celte. Pour finir, il demande le calme avec un geste de la main³⁶. Une autre situation où des allophones arrivent à se comprendre par le biais de gestes se trouve dans les *Histoires vraies* (II 44)³⁷. Le langage des gestes permet de résoudre les problèmes de communication collective et simultanée entre étrangers même en dehors du monde de la fiction, comme le montre l'anecdote rapportée dans le *Sur la danse* (64)³⁸. Un danseur de pantomime aurait servi d'interprète. Néron avait offert un spectacle de pantomime à son hôte, le roi du Pont. Le Barbare, partiellement hellénisé (ἡμιέλλη γὰρ τις ὢν ἐτύγχανε)³⁹, ne saisit pas ce qui était chanté et pourtant, grâce à l'exécution claire du danseur, il comprit tout. Il demanda à Néron de pouvoir ramener l'artiste avec lui en tant qu'interprète des langues diverses parlées dans son pays.

S'il insiste sur la diversité linguistique, Lucien souligne aussi à plusieurs reprises l'universalité du grec⁴⁰. Aux Enfers, les défunts étrangers à l'hellénisme parlent grec selon une convention littéraire qui remonte aux poèmes homériques. Lucien ne néglige toutefois pas de faire remarquer ce caractère conventionnel pour ménager un «effet de réel» sans doute, mais aussi pour souligner le caractère universel de la langue grecque et sa prévalence comme langue de communication et de culture. C'est sans doute dans ce but qu'il fait dire à Hannibal s'adressant à Minos (*DMort.* 25.2) qu'il a retiré de son séjour l'avantage d'avoir appris le grec. Dans les *Histoires vraies*, Lucien présente à plusieurs reprises comme un fait naturel l'utilisation de la langue grecque dans le monde de l'utopie. On se souviendra de l'*Odyssee*, où le grec sert à converser avec le Cyclope – avec lequel on fait même des calembours. Aux confins du monde se trouve une colonne d'airain avec une inscription en caractères grecs usés et peu lisibles: «Héraclès et Dionysos sont venus jusqu'ici» (I 7). Le contact entre les voyageurs et les étrangers merveilleux se fait en grec. Les Phellopodes accueillent Lucien et ses compagnons en les saluant en langue grecque (II 4) et, dans l'île des femmes-ânesses, ils rencontrent aussi des femmes parlant le grec (II 46). On parle grec même dans la lune (I 11). Un cas un peu différent se présente chez les femmes-vignes (I 8), où Lucien imagine que certaines parlent en lydien, les autres en indien, la plupart en langue grecque. Ici, la langue grecque est mise sur le même plan que d'autres langues, auxquelles est conférée une dignité. Mais Lucien a soin de souligner que la langue grecque est la langue dominante de la communication (αἱ πλεῖστοι δὲ τὴν Ἑλλάδα φωνὴν προΐέμεναι). Il adopte à cet égard une attitude comparable à celle de certains romanciers grecs. S. Saïd a mis en évidence l'évolution, de Chariton à Héliodore, de l'attitude des auteurs de romans grecs face aux autres et à leur langue. «Tandis que l'Atticiste Philostrate», conclut-elle⁴¹, «s'inscrit dans un milieu profondément persuadé de la supériorité du grec qui est la langue naturelle de la culture et de la philosophie, le Syrien Héliodore vit dans un monde où cette supériorité ne va peut-être plus autant de soi.» Lucien se classe évidemment dans la première catégorie.

Chez Lucien, le βάρβαρος n'est plus l'ἄγλωσσος, le «sans langue», qu'il était à l'époque classique⁴². Dans sa présentation de l'étranger, il insiste sur les possibili-

³⁶ Cf. Werner (1985) 241.

³⁷ Voir aussi, sur la langue des gestes, Ach. Tat., III 10.3 et Hld., I 4.2.

³⁸ Cf. Rotolo (1972) 413; Montiglio (1999) 271-272; Gera (2004) 197.

³⁹ Cf. Dubuisson (1982) 14.

⁴⁰ Cf. Borst (1957) 179. Sur le grec comme *Weltsprache*, Zgusta (1980) 137; Cassio (1998).

⁴¹ Cf. Saïd (1992) 186.

⁴² L'équivalence βάρβαροι = ἄγλωσσοι est faite par Héraclès dans les *Trachiniennes* de Sophocle (1060), où Ἑλλάς est opposée à ἄγλωσσοι γαῖα.

tés de parler le grec autrement et sur l'existence, au sein de l'hellénisme, de locuteurs de langues étrangères, qui méritent le respect. Voilà pourquoi Lucien est si attentif à la langue grecque – sans négliger les dialectes, en particulier l'ionien – dans la bouche de l'étranger et aux langues étrangères dans la bouche des Grecs. Dans *Le Pseudologue* (28), Lucien se défend contre Timarchos, qui s'était moqué de lui, parce qu'il l'avait qualifié d'ἀποφράς («néfaste»), mot non attique⁴³, qui, de surcroît, ne s'emploie guère à propos d'une personne. Lucien utilise pour qualifier la langue de son adversaire deux verbes dérivés d'ethniques en -άζω et -ίζω: ἐπειδὴν... λέγωσιν οἱ πολλοὶ λεσβιάζειν σε καὶ φοινικίζειν («quand tout le monde dit que tu *lesbiases* et que tu *phénicises*»)⁴⁴. Un peu avant (11), Lucien avait qualifié les accusations de Timarchos en utilisant trois verbes évocateurs, appliqués à lui-même: καὶ ὁ γέλως ἐπὶ τούτῳ, ὅτι βαρβαρίζω καὶ ξενίζω καὶ ὑπερβαίνω τοὺς ὄρους τοὺς Ἀπτικούς. Les deux verbes en -ίζω ne recouvrent pas la même réalité. Le premier se rapporte à une altération du grec⁴⁵, tandis que le second, moins fort⁴⁶, a trait davantage à l'accent ou la prononciation sans impliquer nécessairement des fautes de langue. On peut songer ici aux différences entre ξένος et βάρβαρος chez Aristophane, qui opère une triple opposition: citoyens contre étrangers; Athéniens contre les autres Grecs; Grecs contre Barbares⁴⁷. Lucien, refusant le reproche de barbarisme⁴⁸, reprend les griefs de son adversaire, Timarchos, afin de montrer combien ils sont inattendus.

Dans un courant littéraire où le purisme est la norme, Lucien signale volontiers des formes de grec dégradé et déformé. Il se sert alors du verbe βαρβαρίζω. Cette remarque va parfois de pair avec un jugement moral. Ainsi, dans *Le songe* (8), lorsqu'il évoque la sculpture, métier de son oncle, qui cherche à persuader le jeune Lucien, il dit qu'elle écorche la langue et qu'elle parle comme une Barbare (διαπταίουσα καὶ βαρβαρίζουσα)⁴⁹. De même, dans le *Contre un bibliomane ignorant* (7), Lucien associe une lecture à la façon d'un Barbare (βαρβαρίζων) à une dégradation morale (καταισχύνων): «tu lis (le livre) en prononçant comme un Barbare, tu le déshonores, tu le tiens de travers». Quant aux marchands et aux libraires qui possèdent et vendent tant de livres, ils ne sont guère plus instruits. «Leur langage est barbare comme le tien» (4).

Lucien souligne volontiers aussi le décalage linguistique du grec des étrangers par rapport à celui de leurs interlocuteurs ou à celui que l'on attend d'eux. Dans ce cas, l'absence de culture est associée à la mauvaise maîtrise de la langue grecque. C'est un trait que l'on trouve dans une anecdote de la *Vie de Démonax* (40), où il est question d'un certain Polybos: κομιδῇ ἀπαιδέυτου ἀνθρώπου καὶ σολοίκου, εἰπόντος, Ὁ βασιλεύς με τῇ Ῥωμαίων πολιτείᾳ τετίμηκεν. Εἶθε σε, ἔφη, Ἑλληνα

⁴³ Cf. Lucianus, *Pseudol.* 8: ὡς τι ξένον καὶ ἀλλότριον τῶν Ἑλλήνων ὄνομα.

⁴⁴ Cf. Hodot (1992) 178. L'anecdote rapportée immédiatement avant à propos du même personnage ne laisse subsister aucun doute sur la nature exacte du «lesbianisme».

⁴⁵ Cf. Casevitz (1991a) 14-15.

⁴⁶ Il apparaît onze fois chez Lucien.

⁴⁷ Cf. Lonis (2002) 183-194. Dans ses comédies, il faut distinguer les ξένοι, les Grecs parlant mal l'attique, et les βάρβαροι, les étrangers du point de vue ethnique et linguistique. Les travaux de Moggi (1991, 1992 et 1996) ont mis en lumière cette distinction.

⁴⁸ On ne peut toutefois manquer de relever une certaine mauvaise foi dans les propos de Lucien, car ἀποφράς n'est guère attesté dans la prose attique (au total trois occurrences, dont une seule s'applique à une personne [Eup., fr. 332 K.-A.]). Je remercie Isabelle Gassino, qui a attiré mon attention sur ce point.

⁴⁹ Swain (1996) 308.

μᾶλλον ἢ Ῥωμαίων περὶ
parlait un grec incorrect⁵⁰,
maine, – Oh! Pourquoi, rép

De façon plus inattendu
sophistes, des rhéteurs ou
pourrait attendre qu'ils so
songe (34), Eucratès racont
d'un bateau où se trouve
dans la doctrine des Égypti
se mouvoir des balais. Arig
fie, entre autres, de οὐ κα
grec de Pancratès a peu de
poésies⁵². Elle a une dime
ligne le décalage du persor
hauteur de ce que l'on atte
à un oubli des grandes vale
Timoclès du *Zeus tragédi*
«comme un ignorant à den
due, conseille à son achete
δὲ ἡ φωνή), une voix rauc
10). Lucien lui-même n'a
avec vigueur dans *Le Pseu*
Ces mises en scène qui t
construction suggèrent une
aux contacts de culture⁵⁶.

Les langues étrangères

Si Lucien souligne volo
des Barbares qui parlent le
gères en tant que telles jou
romain, à côté des deux la
langues locales restent vive
naux semblent avoir subsis
autres, le phrygien, le pisi

Six langues périphérique
Lucien: l'araméen (syriaque

⁵⁰ Sur le solécisme, voir Neumann (1980) 100.

⁵¹ L'adverbe καθαρώς ne s'emploie guère.

⁵² Cf. Ath., XV 677d-e; P. Oxy. VII 1080. «spoken Greek unclearly», for instar composer».

⁵³ Cf. *supra*.

⁵⁴ Cf. *supra*.

⁵⁵ Cf. *infra*.

⁵⁶ Cf. Swain (1996) 311.

⁵⁷ Sur le plurilinguisme dans le monde antique, voir Moggi (1998). Pour Lucien en particulier, voir Moggi (1998).

⁵⁸ Cf. Sofer (1950-1951); Mac Mullin (1980).

⁵⁹ Cf. Holl (1908); Neumann (1980).

hellénisme, de locuteurs
 Lucien est si attentif à
 l'ionien – dans la bou-
 les Grecs. Dans *Le Pseu-*
 était moqué de lui, parce
 que⁴³, qui, de surcroît, ne
 pour qualifier la langue de
 ω et -ίζω: ἐπειδὴν...
 quand tout le monde dit
 Lucien avait qualifié les
 s, appliqués à lui-même:
 καὶ ὑπερβαίνω τοὺς
 rent pas la même réalité.
 e le second, moins fort⁴⁶,
 quer nécessairement des
 ένος et βάρβαρος chez
 tre étrangers; Athéniens
 refusant le reproche de
 os, afin de montrer com-

Lucien signale volontiers
 verbe βαρβαρίζω. Cette
 insi, dans *Le songe* (8),
 che à persuader le jeune
 le comme une Barbare
 e *Contre un bibliomane*
 arbare (βαρβαρίζων) à
 n prononçant comme un
 marchands et aux librair-
 ère plus instruits. «Leur

du grec des étrangers par
 tend d'eux. Dans ce cas,
 langue grecque. C'est un
 ix (40), où il est question
 ἰ σολοίκου, εἰπόντος,
 ἴθε σε, ἔφη, Ἑλληνα

ομα.
 s du même personnage ne laisse

s Grecs parlant mal l'attique, et
 avaux de Moggi (1991, 1992 et

propos de Lucien, car ἀποφράς
 seule s'applique à une personne
 sur ce point.

μᾶλλον ἢ Ῥωμαῖον πεπτοῖκει. («un certain Polybos, homme fort ignorant et qui parlait un grec incorrect⁵⁰, lui ayant dit: 'l'empereur m'a honoré du droit de cité romaine, – Oh! Pourquoi, répliqua-t-il, ne t'a-t-il pas fait Grec plutôt que Romain?'.»)»

De façon plus inattendue, la mauvaise maîtrise du grec s'étend à des maîtres, des sophistes, des rhéteurs ou même des grammairiens, bref des personnages dont on pourrait attendre qu'ils soient de parfaits hellénophones. Dans *Les amis du mensonge* (34), Eucratès raconte une aventure où il est question d'un voyage sur le Nil et d'un bateau où se trouve un scribe qui parle grec, un homme au grand savoir versé dans la doctrine des Égyptiens. Ce scribe est une sorte de magicien, capable de faire se mouvoir des balais. Arignotos reconnaît en lui Pancratès, son maître, qu'il qualifie, entre autres, de οὐ καθαρῶς ἑλληνίζοντα⁵¹. La remarque de Lucien sur le grec de Pancratès a peu de chance d'être vraie, si l'on en croit les fragments de ses poésies⁵². Elle a une dimension morale plutôt que proprement linguistique et souligne le décalage du personnage par rapport au monde grec. Pancratès n'est pas à la hauteur de ce que l'on attend d'un vrai Grec. La barbarie intérieure, qui correspond à un oubli des grandes valeurs de l'hellénisme, est encore soulignée chez le stoïcien Timoclès du *Zeus tragédien* (27), critiqué par Apollon sous prétexte qu'il parle «comme un ignorant à demi-Barbare»⁵³. De même, Diogène, quand sa vie est vendue, conseille à son acheteur potentiel «d'affecter un langage barbare (βάρβαρος δὲ ἡ φωνή), une voix rauque et toute pareille à celle d'un chien» (*Sectes à l'encan*, 10). Lucien lui-même n'a pas échappé au reproche d'être Barbare. Il s'en défend avec vigueur dans *Le Pseudologiste*⁵⁴ et dans le *Sur une faute commise en saluant*⁵⁵. Ces mises en scène qui tournent autour du mot, son sens, son utilisation et sa construction suggèrent une attention aux structures de la langue, à l'acculturation et aux contacts de culture⁵⁶.

Les langues étrangères

Si Lucien souligne volontiers l'universalité de la langue grecque et met en scène des Barbares qui parlent le grec, même en commettant des fautes, les langues étrangères en tant que telles jouent un rôle important dans ses opuscules⁵⁷. Dans l'Empire romain, à côté des deux langues «officielles» que sont le latin et le grec, plusieurs langues locales restent vivantes⁵⁸. Dans la partie orientale, nombre de parlars régionaux semblent avoir subsisté, spécialement en Asie Mineure, où l'on trouve, entre autres, le phrygien, le pisidien et le celtique de Galatie⁵⁹.

Six langues périphériques de l'Empire romain sont mentionnées dans l'œuvre de Lucien: l'araméen (syriaque), l'égyptien, le celtique, le thrace, le scythe, l'hébreu,

⁵⁰ Sur le solécisme, voir Neumann (1980) 181.

⁵¹ L'adverbe καθαρῶς ne s'emploie guère que chez Plutarque et Lucien dans un sens linguistique.

⁵² Cf. Ath., XV 677d-e; P. Oxy. VIII.1085. Voir Jones (1986) 49-50, qui dit (50) «the original can hardly have 'spoken Greek unclearly', for instance, for the fragments of his poetry suggest a monotonous but accomplished composer».

⁵³ Cf. *supra*.

⁵⁴ Cf. *supra*.

⁵⁵ Cf. *infra*.

⁵⁶ Cf. Swain (1996) 311.

⁵⁷ Sur le plurilinguisme dans le monde gréco-romain: Mosley (1971); Rotolo (1972); Werner (1983) et (1992); Moggi (1998). Pour Lucien en particulier, Jouin (2005).

⁵⁸ Cf. Sofer (1950-1951); Mac Mullen (1966); Brunt (1990).

⁵⁹ Cf. Holl (1908); Neumann (1980); Sartre (1991) 265-266.

sans parler du latin, auquel il faut réserver une place à part, et des langues non identifiées. Ses opuscules reflètent ainsi en quelque sorte la carte linguistique du monde antique, spécialement celle de la *Pars Orientis*.

Même si le syriaque a dû être la langue maternelle de Lucien, on ne trouve qu'une seule mention de cette langue. Elle apparaît dans le *Sur ceux qui sont aux gages des grands* (10), où le verbe συρίζω désigne la façon de parler d'un portier syrien: θυρωρῶ κακῶς συρίζοντι. Dans cette expression, l'adverbe κακῶς est destiné à signaler le trait sociolinguistique. Le verbe peut en effet signifier «parler le latin (ou le grec) à la façon d'un Syrien»⁶⁰.

Chez un auteur du II^e s., la présence de références à l'Égypte n'a rien de surprenant. L'Égypte était à la mode, comme le note d'ailleurs Lucien lui-même dans *l'Alexandre ou le faux prophète* (44). Dans *l'Hermetimos* (44), écrit en 165, qui met en scène Lycinos tentant de persuader un vieux tenant du stoïcisme d'abandonner sa quête stérile pour reconnaître la supériorité de l'homme ordinaire, Lucien évoque la langue égyptienne écrite et met en exergue le caractère étrange des hiéroglyphes, qui apparaissent comme des rébus. Lucien fait également allusion à la langue égyptienne parlée dans *Le banquet ou les Lapithes*. Mycinos fait le récit à Philon d'un banquet de mariage dans la maison d'Aristénète, qui finit de façon grotesque en bagarre générale. Lucien y introduit un bouffon qui «se mit à danser en se disloquant et en se tortillant pour paraître plus ridicule». Ce personnage récita en battant la mesure des anapestes en langue égyptienne (αἰγυπτιαίων τῆ φωνῆ). La même expression revient dans *Les amis du mensonge* (31), où il est question d'incantations prononcées en langue égyptienne par Arignotos pour vaincre un fantôme. Lucien utilise ici un lieu commun de la littérature grecque classique, la référence à la magie⁶¹. Les paroles égyptiennes d'Arignotos sont entourées de flou. Parle-t-il vraiment égyptien? Place-t-il des mots égyptiens dans son grec ou fait-il une imitation de mots égyptiens? On ne sait trop. La langue égyptienne est encore évoquée dans *Le navire ou les souhaits* (2). Il s'agit d'un dialogue entre Lycinos, Samippos et Timolaos. Un cargo égyptien vient d'arriver au Pirée. Ces trois personnages, qui viennent assister au débarquement, évoquent un certain Adeimantos, perdu lors de la visite du navire, car il aurait aperçu un beau jeune homme étranger. Lycinos – qui n'est autre que Lucien – fait le portrait de ce bel éphèbe. Il dit qu'il s'exprime ἑλληνιστὶ μὲν, ἐς τὸ πάτριον δὲ τῷ ψόφῳ καὶ τῷ τῆς φωνῆς τόνῳ. L'allusion à l'Égypte n'est pas directe. La présence du jeune homme sur un cargo égyptien et ses caractéristiques physiques permettent toutefois de supposer que c'est un Égyptien, dont la description est à rapprocher de celle de Pancratès, scribe sacré égyptien, dans *Les amis du mensonge*. Ce passage montre comment Lucien perçoit un parler étranger. L'interprétation traditionnelle considère la remarque de Lucien comme une raillerie à l'égard des Égyptiens, qui écorchent le grec avec leur accent⁶². J'y vois plutôt un jugement positif. À travers l'exemple d'un étranger parlant le grec avec la prononciation et l'accent de son pays, Lucien veut faire prendre conscience des variétés de grec: loin d'être un bredouillement incompréhensible, le grec parlé par le jeune Égyptien reste du grec.

⁶⁰ On sait que les esclaves syriens dans la Rome impériale ne s'intégraient pas vraiment dans la population de l'*Urbs* et continuaient de parler leur langue tout en apprenant le grec (et le latin) sur le tas. Des contaminations pouvaient donc se produire entre les deux langues. Voir Kajanto (1980) 83-88.

⁶¹ Cf. Thissen (1993) 251.

⁶² Cf. Bompaire (1958) 151; Husson (1970) II 8.

À en croire une phrase, moins une fois le monde ce jour à Rome (*Apologie*, 15), interpréter pour lui le port sous les traits habituels du h cheveux restants blancs, qu d'une foule d'hommes se pr tulé *Héraclès* par une étude Ogmios: τὸν Ἡρακλέα ο C'est le Gaulois qui va faire commenter un cadre peint c tion difficile pour les Grec: οἶμαι, τὰ ἐπιχώρια) ou u bare inculte: il est οὐκ ἀπρ parfaitement le grec (ἀκριφ grec et peut même citer H d'identifier le personnage rhéteur gaulois Favorinus d que des Antonins, que Luc origines barbares (mais pas

Dans *l'Alexandre ou le f* souvent des oracles aux Bar syrien⁶⁵ ou le celte (συρισ (331-420) estime ressembl gique. Alexandre parle grec dulté des gens en utilisant «barbariser» quand la situa linguistique. Ces deux adv guistique dans lequel baigr dre et l'attrait qu'il exerce s d'Abonotique bredouille de rogent dans leur langue, le (ἐπιδημοῦντας) de la r d'Alexandre. Le recours à c tes et aux Syriens implique

Bien que les Thraces soie rencontre aucune mention d Thraces se trouve dans *Le F* lois et du scythe, comme p suivant sa défense, Lucien linguistiques de son époque.

⁶³ Cette représentation curieuse pour une invention du rhéteur devenu vie

⁶⁴ Cf. Amato (2004).

⁶⁵ Cf. Schmitt (1983) 567-568; 573.

⁶⁶ Cf. Neumann (1980) 176-178.

⁶⁷ 2.2 (PL, 26, 357A26)... *Galatas eandem paene habere quam Treuira*

⁶⁸ Cf. Werner (1985).

t, et des langues non iden-
 arte linguistique du monde

ucien, on ne trouve qu'une
 eux qui sont aux gages des
 parler d'un portier syrien:
 verbe *κακῶς* est destiné à
 ignifier «parler le latin (ou

Égypte n'a rien de surpre-
 rs Lucien lui-même dans
 (44), écrit en 165, qui met
 stoïcisme d'abandonner sa
 rdinaire, Lucien évoque la
 ange des hiéroglyphes, qui
 ion à la langue égyptienne
 écit à Philon d'un banquet
 i grotesque en bagarre gé-
 r en se disloquant et en se
 a en battant la mesure des
 νῆ). La même expression

on d'incantations pronon-
 fantôme. Lucien utilise ici
 fférence à la magie⁶¹. Les

Parle-t-il vraiment égypt-
 -il une imitation de mots
 re évoquée dans *Le navire*
 amippos et Timolaos. Un
 ages, qui viennent assister
 lors de la visite du navire,
 nos – qui n'est autre que
 rime *ἑλληνιστί μὲν, ἐς*
 allusion à l'Égypte n'est
 yptien et ses caractéristi-
 un Égyptien, dont la des-
 é égyptien, dans *Les amis*
 t un parler étranger. L'in-
 en comme une raillerie à
 cent⁶². J'y vois plutôt un
 t le grec avec la pronon-
 onscience des variétés de
 grec parlé par le jeune

À en croire une phrase de *La double accusation* (27), Lucien aurait connu au moins une fois le monde celtique au cours de ses tournées de sophiste, après un séjour à Rome (*Apologie*, 15). Dans l'*Héraclès*, Lucien met en scène un Celte qui doit interpréter pour lui le portrait mystérieux d'Héraclès Ogmios, représenté non pas sous les traits habituels du héros, mais sous ceux d'un vieillard, le front chauve et les cheveux restants blancs, que des chaînettes d'or et d'ambre reliaient aux oreilles d'une foule d'hommes se pressant pour le suivre⁶³. Lucien entame son opuscule intitulé *Héraclès* par une étude d'onomastique en donnant le nom gaulois d'Héraclès, Ogmios: τὸν Ἡρακλέα οἱ Κελτοὶ Ὅγμιον ὀνομάζουσι φωνῆ τῆ ἐπιχώριω. C'est le Gaulois qui va faire, en grec, un exposé culturel sur un mot de sa langue et commenter un cadre peint qui représente Héraclès-Ogmios des Celtes, d'interprétation difficile pour les Grecs. Ce Celte, peut-être un philosophe local (φιλόσοφος οἶμαι, τὰ ἐπιχώρια) ou un druide, comme le pensait Wieland, n'a rien d'un Barbare inculte: il est οὐκ ἀπαιδευτος τὰ ἡμέτερα (4). Étranger respectable, il parle parfaitement le grec (ἀκριβῶς Ἑλλάδα φωνὴν ἀφιείς), connaît tout le panthéon grec et peut même citer Homère et Euripide. Eugenio Amato⁶⁴ a naguère proposé d'identifier le personnage anonyme du début de l'*Héraclès* avec le philosophe et rhéteur gaulois Favorinus d'Arles, une des personnalités les plus célèbres de l'époque des Antonins, que Lucien met en scène dans *L'eunuque* (7), en rappelant ses origines barbares (mais pas la langue), et dans la *Vie de Démonax* (12).

Dans l'*Alexandre ou le faux prophète* (13 et 51), Lucien dit qu'Alexandre rendait souvent des oracles aux Barbares qui l'interrogeaient dans leur langue maternelle, le syrien⁶⁵ ou le celte (συριστί ἢ κελτιστί), c'est-à-dire le galate⁶⁶, que saint Jérôme (331-420) estime ressembler étroitement au dialecte des Trévires⁶⁷, en Gaule Belgique. Alexandre parle grec dans le monde hellénophone, mais exploite aussi la crédulité des gens en utilisant la maîtrise de la langue à son avantage, n'hésitant pas à «barbariser» quand la situation le réclame. Lucien décrit une situation d'échange linguistique. Ces deux adverbes veulent mettre en exergue le bouillonnement linguistique dans lequel baigne ce tourisme mystique autour du personnage d'Alexandre et l'attrait qu'il exerce sur des populations les plus diverses. En réalité, Alexandre d'Abonotique bredouille des paroles indistinctes. À côté de locuteurs natifs qui interrogent dans leur langue, le passage mentionne des interprètes comme des résidents (ἐπιδημοῦντας) de la même origine ethnique (ὁμοεθνεῖς) que les clients d'Alexandre. Le recours à des interprètes pour traduire la réponse du dieu aux Galates et aux Syriens implique que le peuple ignorait le grec.

Bien que les Thraces soient souvent évoqués dans les opuscules de Lucien, on n'y rencontre aucune mention directe de leur langue⁶⁸. La seule référence à la langue des Thraces se trouve dans *Le Pseudologue* (11), où elle est mentionnée, à côté du gaulois et du scythe, comme pourvoyeuse occasionnelle de mots pour le grec. En poursuivant sa défense, Lucien place dans la bouche de son adversaire une des réalités linguistiques de son époque, l'ἐπιμιξία. Une fois de plus, Lucien se montre conscient

⁶³ Cette représentation curieuse pourrait être une allégorie de l'éloquence. Pour Caster (1937) 362, le conte est une invention du rhéteur devenu vieux en vue de montrer la force de son éloquence malgré son grand âge.

⁶⁴ Cf. Amato (2004).

⁶⁵ Cf. Schmitt (1983) 567-568; 573.

⁶⁶ Cf. Neumann (1980) 176-178.

⁶⁷ 2.2 (PL, 26, 357A26)... *Galatas excepto sermone Graeco, quo omnis Oriens loquitur, propriam linguam eandem paene habere quam Treuiros...* Voir Sofer (1937); Zgusta (1980) 137; Neumann (1980) 177.

⁶⁸ Cf. Werner (1985).

as vraiment dans la population de
 in) sur le tas. Des contaminations
 8.

de la diversité linguistique et de l'importance d'une langue étrangère pour l'enrichissement de la langue grecque, qui doit s'ouvrir aux autres parlars. Il ne conçoit pas le domaine hellénophone comme linguistiquement clos, mais comme perméable à l'influence extérieure. «Dans le monde de Lucien», écrit S. Saïd⁶⁹, «il n'existe plus de frontière étanche entre les cultures et il devient possible de passer la ligne.»

Les Scythes occupent une place importante dans l'œuvre de Lucien⁷⁰. Le satiriste met en scène des étrangers issus de ces régions dans trois opuscules: *Anacharsis*, un dialogue entre Solon et le Scythe sur la valeur des exercices physiques à Athènes, *Toxaris*, une conversation entre cet étranger et le Grec Mnesippus sur l'amitié, et *Le Scythe*, une *προλαλιά* où apparaît à nouveau Toxaris. Lucien présente de ces Barbares une image positive: ce sont des gens doués de raison et de hautes qualités morales. Ils n'ont pas hésité à parcourir une longue route et à braver les tempêtes du Pont-Euxin «pour connaître les coutumes des Grecs et comprendre leurs mœurs»⁷¹. Pour une fois, ce ne sont pas les Grecs qui quittent leur pays pour explorer des contrées lointaines, mais des étrangers qui viennent vers les Grecs. Anacharsis vient en Grèce avec la volonté de s'helléniser avec Solon pour maître. Par une sorte d'échange de bons procédés, ce dernier se dit, lui aussi, prêt à refaire son éducation et à recevoir les leçons d'un Scythe⁷². Contrairement à d'autres sources qui le présentent comme parfaitement bilingue pour avoir eu une mère grecque, Lucien souligne qu'Anacharsis ne connaissait pas le grec avant d'arriver en Grèce⁷³ et qu'il ne serait jamais arrivé à en maîtriser parfaitement ni la compréhension ni l'expression⁷⁴.

Les Scythes ne parlent jamais directement leur langue, mais Lucien rapporte qu'ils la parlent. C'est le cas au début du *Scythe* (4), où Toxaris s'exprime *σκυθιστί*⁷⁵, ce qui remplit de joie Anacharsis, heureux de rencontrer quelqu'un qui parle sa langue (*ὁμόφωνον*). Toxaris est un Scythe qui, implanté depuis longtemps à Athènes, est devenu tout à fait Attique⁷⁶. Dans ce passage, Lucien souligne avec insistance, en utilisant deux adjectifs différents (*ὁμόφωνον* et *ὁμόγλωσσον*), l'importance pour Anacharsis de rencontrer quelqu'un qui parle sa langue⁷⁷. Anacharsis est en effet victime de moqueries, car il n'est qu'«un étranger et un Barbare» (*ξένος καὶ βάρβαρος*)⁷⁸ qui débarque au Pirée.

L'opuscule intitulé *Toxaris*, qui appartient sans doute aux ouvrages de jeunesse de Lucien, peut-être écrit en Asie vers 163, est intéressant d'un autre point de vue. Il contient de véritables mots étrangers, iraniens en l'occurrence⁷⁹. Au début du dialogue, il est question du couple d'amis, Oreste et Pylade, qui obtiennent chez les Scythes des honneurs divins. Un temple leur est même dédié. À la fin du chapitre 7 se trouve un passage important où le Scythe Toxaris dit: *καὶ τοῦνομα ἐπὶ τούτοις*

⁶⁹ Saïd (1994) 165.

⁷⁰ Angeli Bernardini (1991).

⁷¹ Cf. Lucianus, *Anach.* 14. Kindstrand (1981) 29-30.

⁷² Sur Anacharsis, Kindstrand (1981) 65-67; Ungefehr-Kortus (1996) 187-233.

⁷³ Cf. Lucianus, *Scyth.* 3-4. Voir aussi Hdt., IV.76 et D.L., I 101 (Dubuisson [1982] 15).

⁷⁴ Cf. Lucianus, *Anach.* 18. Voir Kindstrand (1981) 7.

⁷⁵ L'adverbe apparaît chez Hérodote (IV.27 et 59) avec le sens «en langue scythe», mais il peut aussi signifier «à la mode scythe» (p. ex. pour désigner l'usage des Scythes de scalper l'ennemi mort). Lucien n'emploie pas le verbe *σκυθίζω*, qui n'apparaîtra que tardivement, notamment pour évoquer une spécialité scythe «boire comme un trou».

⁷⁶ Cf. Lucianus, *Scyth.* 3.

⁷⁷ Cf. De Luna (2003) 189.

⁷⁸ Cf. Lucianus, *Scyth.* 3.

⁷⁹ Cf. Schmeja (1972).

αὐτοῖν ἐθέμεθα Κοράκοι
 ἄν τις λέγοι· φίλοι δαίμ
 deux le nom de *Korakoi*,
 Κόρακοι n'est pas une trad
 sous lequel on invoquait le
 encore un second mot étran
 Sarmates, le Scythe Amizok
 tend et se précipite en nag
 s'élançant vers lui. Ὁ δὲ
 φονεύεται ὑπ' αὐτῶν, ἀ
 il crie 'Ziris'. Quand on a p
 comme venant traiter d'une
 Lucien, on trouve dans le *To*
 prunts à la langue iranienn
 grecs, comme Hérodote⁸⁰. I
 cien considérait la langue d
 protagoniste principal du
 προλαλιά intitulée *Le Scy*
 ethnographique intéressan
 chez Lucien semble repose
 pays des Scythes à Athènes,
 un simple Scythe, un homm
 Lucien distingue trois class
 («les gens qui portent le bo
 ple, ceux qu'on appelle les
 d'un chariot.

L'hébreu est cité dans l'*A*
 qui sortent de la bouche d'*A*
 les Phéniciens. Il s'agit ici
 connaissent pas. Le caractè
 ploi du mot *φωνή*. Lucien
 à tromper: le langage incom
 les foules.

J'ai réservé, à dessein, l
 maîtres» n'a pas le même
 dont il vient d'être question
 la langue du droit et du pou
 dans l'Empire romain. Il a
 forme hellénisée du Lucian
 impériale romaine, puisqu'
 tants de l'Empire romain p
 même chevalier, suppose de

⁸⁰ Sur les Scythes et leur langue chez Hérodote, le dialogue scythes le mot *ἀκινάκης* (VII.54) présente comme *Περσικόν*.

⁸¹ Ὁ δὲ φωνάς τινας ἀσήμους φωνάζει τοὺς ἀνθρώπους οὐκ εἰδότες ὅτι φωνάζει.

⁸² Cf. Lucianus, *Alex.* 48 et *Hist. Con.*

étrangère pour l'enrichis-
rers. Il ne conçoit pas le
comme perméable à l'in-
aid⁶⁹, «il n'existe plus de
passer la ligne.»

de Lucien⁷⁰. Le satiriste
puscules: *Anacharsis*, un
es physiques à Athènes,
sippus sur l'amitié, et *Le*
ien présente de ces Bar-
on et de hautes qualités
à braver les tempêtes du
prendre leurs mœurs⁷¹.
pays pour explorer des
Grecs. Anacharsis vient
ir maître. Par une sorte
t à refaire son éducation
es sources qui le présen-
recque, Lucien souligne
Grèce⁷³ et qu'il ne serait
on ni l'expression⁷⁴.

, mais Lucien rapporte
s s'exprime σκυθιστί⁷⁵,
elqu'un qui parle sa lan-
is longtemps à Athènes,
ligne avec insistance, en
λωσσον), l'importance
77. Anacharsis est en ef-
n Barbare» (ξένος καὶ

ouvrages de jeunesse de
in autre point de vue. Il
ce⁷⁹. Au début du dialo-
qui obtiennent chez les
é. À la fin du chapitre 7
τοῦνομα ἐπὶ τούτοις

αὐτοῖν ἐθέμεθα Κοράκου καλεῖσθαι, τοῦτο δὲ ἐστὶν ἐν τῇ ἡμετέρᾳ φωνῇ
ἄν τις λέγοι· φίλιοι δαίμονες («c'est pour cela que nous leur avons donné à tous
deux le nom de *Korakoi*, ce qui dans notre langue signifie génies tutélaires»).
Κόρακοι n'est pas une traduction scythe de φίλιοι δαίμονες, mais un nom culturel
sous lequel on invoquait le couple d'amis divinisés. On trouve dans le *Toxaris* (40)
encore un second mot étranger, sarmate celui-là, Ζίριον. Dans le combat contre les
Sarmates, le Scythe Amizokes est fait prisonnier et appelle son ami. Dandamis l'en-
tend et se précipite en nageant vers l'ennemi. Les Sarmates lèvent leurs traits et
s'élancent vers lui. Ὁ δὲ ἐβόα τὸ «Ζίριον». Τοῦτο δὲ ἦν τις εἶπη, οὐκέτι
φονεύεται ὑπ' αὐτῶν, ἀλλὰ δέχονται αὐτὸν ὡς ἐπὶ λύτροις ἦκοντα («mais
il crie 'Ziris'. Quand on a prononcé ce mot, on a la vie sauve et l'on est reçu par eux,
comme venant traiter d'une rançon»). En plus de ces deux mots iraniens transmis par
Lucien, on trouve dans le *Toxaris*, hormis des noms de lieux et de personnes, des em-
prunts à la langue iranienne déjà employés depuis longtemps chez les écrivains
grecs, comme Hérodote⁸⁰. La présence de ces mots conduit à la conclusion que Lu-
cien considérait la langue des Scythes comme iranienne. Le même *Toxaris*, qui est le
protagoniste principal du dialogue sur l'amitié, apparaît encore dans la courte
προλαλιά intitulée *Le Scythe*. On trouve au début de cet opuscule une remarque
ethnographique intéressante, qui montre que la connaissance des Scythes iraniens
chez Lucien semble reposer sur des bases solides. *Toxaris* fut le premier qui vint du
pays des Scythes à Athènes, avant Anacharsis. *Toxaris* n'est pas de race royale. C'est
un simple Scythe, un homme du peuple. En présentant la situation sociale de *Toxaris*,
Lucien distingue trois classes sociales: les gens d'origine royale, les πιλοφορικοί
(«les gens qui portent le bonnet de feutre»), peut-être les nobles, et la masse du peu-
ple, ceux qu'on appelle les huit pieds, c'est-à-dire propriétaires de deux bœufs et
d'un chariot.

L'hébreu est cité dans l'*Alexandre ou le faux prophète* (13)⁸¹. Les sons indistincts
qui sortent de la bouche d'Alexandre sont comparés à ceux émis par les Hébreux ou
les Phéniciens. Il s'agit ici d'une langue qui sonne mal pour des oreilles qui ne la
connaissent pas. Le caractère inintelligible est souligné, une fois de plus, par l'em-
ploi du mot φωνή. Lucien dénonce du même coup une utilisation du langage visant
à tromper: le langage incompréhensible utilisé par des charlatans pour impressionner
les foules.

J'ai réservé, à dessein, le latin pour la fin de l'énumération, car la «langue des
maîtres» n'a pas le même statut, dans l'Empire romain, que les idiomes étrangers
dont il vient d'être question. Alors que le grec est la langue de la culture, le latin est
la langue du droit et du pouvoir. Étranger devenu Grec, Lucien est pleinement intégré
dans l'Empire romain. Il assume son statut de *ciuis Romanus* – son nom étant la
forme hellénisée du *Lucianus* romain – et laisse entrevoir son adhésion à l'optique
impériale romaine, puisqu'il est un des premiers auteurs grecs à désigner les habi-
tants de l'Empire romain par «nous»⁸². L'ascension sociale de Lucien, qui devient
même chevalier, suppose de gros appuis. Il connaît personnellement un gouverneur

[82] 15).

he», mais il peut aussi signifier
ni mort). Lucien n'emploie pas
er une spécialité scythe «boire

⁸⁰ Sur les Scythes et leur langue chez Hérodote, Hinge (2005). On trouve dans le *Toxaris* et dans les deux autres dialogues scythes le mot ἀκινάκης (Kindstrand [1981] 12) comme arme typique des Scythes, qu'Hérodote (VII.54) présente comme Περσικόν ξίφος.

⁸¹ Ὁ δὲ φωνάς τινὰς ἀσήμους φθεγγόμενος, οἷα γένοιτο ἂν Ἑβραίων ἢ Φοινίκων, ἐξέπληττε τοὺς ἀνθρώπους οὐκ εἰδότας ὅ τι καὶ λέγοι.

⁸² Cf. *Lucianus, Alex.* 48 et *Hist. Conscr.* 5, 17, 29, 31. Voir Jones (1986) 89.

de Cappadoce⁸³ et il eut probablement des amis plus haut placés encore et proches de la cour, même s'il n'y fait pas d'allusion explicite. L'acquisition de tels appuis ne peut guère réussir sans une connaissance du latin. Il occupa un poste administratif en Égypte, modeste il est vrai, *archistrator* du préfet d'Égypte, une sorte de huissier en chef, fonction dont il se montre très fier et dont il accroît l'importance⁸⁴. Il espère du reste, ainsi qu'il le confesse dans l'*Apologie* (12), progresser dans la hiérarchie et se hisser, qui sait, jusqu'au poste de gouverneur de province. Une remarque ironique dans le *Sur une faute commise en saluant* (13) – opuscule que l'on date généralement du temps où Lucien était fonctionnaire en Égypte, en réponse à un contradicteur fictif, permet de penser qu'il avait une bonne connaissance du latin: εἶ τι καὶ γὰρ τῆς Ῥωμαίων φωνῆς ἐπαίω («si j'entends un peu la langue des Romains»). Le verbe utilisé ici implique l'oralité et l'intérêt pour les sons de la langue. Tout le pamphlet est du reste consacré à une discussion de vocabulaire latin (*uale* au lieu de *salue* ou *ave* lors de la *salutatio* matinale)⁸⁵, ce qui suppose la connaissance du latin par l'auteur comme par le lecteur⁸⁶. Que Lucien ait connu le latin semble donc certain, au moins pour l'oral. D'autres indices viennent confirmer ce témoignage, notamment les entretiens qu'il eut avec Rutilianus⁸⁷, à moins qu'il ait été suffisamment proche de celui-ci pour l'amener à parler le grec. Au demeurant, les réalités romaines ne lui échappent pas. Lucien a fréquenté Rome et il est capable de faire des allusions à des mythes romains et des événements historiques⁸⁸.

Mais ce qui nous intéresse ici, c'est moins la connaissance du latin dont Lucien pouvait se prévaloir que la perception qu'il avait de la langue des Romains et l'image qu'il en donne dans son œuvre. Le latin est envisagé par Lucien surtout dans ses rapports avec le grec. Dans le *Sur ceux qui sont aux gages des grands* (24), où il décrit, avec ironie, la vie de certains intellectuels grecs salariés de grandes maisons romaines vendant pour ainsi dire leur savoir, il est question d'un personnage qui maîtrise mal le latin: καὶ οὐκ αἰσχύνῃ κόλαξιν ἀνθρώποις καὶ ἀγοραίοις καὶ βωμολόχοις ἀντεξεταζόμενος καὶ ἐν τοσοῦτῳ πλήθει Ῥωμαϊκῶ μόνος ξενίζων τῷ τριβῶνι καὶ πονηρῶς τὴν Ῥωμαίων φωνὴν βαρβαρίζων... («et tu ne rougis pas d'être mis en parallèle avec des flatteurs, des marouffles, des bouffons, d'être, dans cette foule immense de Romains, seul à porter un manteau étranger, d'écorcher la langue latine»)⁸⁹. L'adverbe πονηρῶς souligne que ce n'est pas l'absence de connaissance du latin qui est stigmatisée, mais l'usage de la langue des Romains avec difficulté dans un contexte de soumission et d'humiliation⁹⁰. Le vêtement est symboliquement associé à la langue étrangère. Τριβῶν souligne le statut de l'intellectuel étranger: c'est le type de manteau porté par les philosophes grecs. Il désigne la langue grecque inhérente à la philosophie, comme *toga* est le symbole de la langue latine⁹¹.

⁸³ Cf. Lucianus, *Alex.* 55.

⁸⁴ Cf. Lucianus, *Apol.* 12.

⁸⁵ Voir la contribution de F. Mestre et E. Vintró dans le présent volume. On peut concevoir que les Romains parlent grec, mais, vu le contexte (Lucien a commis une faute lors de la *salutatio* matinale devant un personnage important), il est plus normal qu'il se soit adressé en latin.

⁸⁶ La même anecdote se trouve chez Dion Cassius (LXIX 18.3-4) à propos de l'avocat Fronton.

⁸⁷ Cf. Lucianus, *Alex.* 54.

⁸⁸ Cf. Lucianus, *Salt.* 20, 46; *DMort.* 25; *Pseudol.* 8; *Zeux.* 3. Voir Dubuisson (1984-1986) 195-196.

⁸⁹ On trouve dans ce passage les deux verbes ξενίζω et βαρβαρίζω, comme dans le *Pseudologiste* (11).

⁹⁰ Cf. Kajanto (1980) 87.

⁹¹ Comparer avec Suet., *Aug.*, 98.

Tandis qu'un passage de la traduction en latin de est envisagé dans *L'âne ou pour un jardinier à transpo met à parler en latin, langu question posée par le solda ce qui pourrait laisser ente non comme la langue du p connotation politique⁹³. Le lui a pas répondu. Il s'atte même dans la *Pars Orient sion du latin et rejoint une ciennes* (10.3)⁹⁴: δοκεῖ μ πάντες ἄνθρωποι χρῶ*

Restent les langues non phète fait la satire des oraci trouve dans cet opuscule d tateurs ont rattachée à la la Scythe. Le premier serait μορφὴν εὐβαργουλις ε réponse donnée au narra μαλαχααττηαλος ἦν. (trouve chez Aristophane, correct, tantôt un langage t phories, le Triballe des Ois tabas, l'Œil du Roi, dans I niens, une phrase que persc σατρα (codices AC et Γ) (

Les deux phrases de Lu nuscrits, ont donné lieu à M. Caster affirme que «Lu réel. Il veut seulement no qu'Alexandre ne devait pa seigné à son sujet. Il avait la connaître non plus. Les réel», pour «faire vrai», p croquerie qui caractérise d'une pure fiction? On ne ment des traits de langue a

⁹² Lucien critique un auteur qui tr reproche à un historien qui préten machines de guerre romaines.

⁹³ Cf. Kramer (1993).

⁹⁴ Plu., *Moralia* 1010d. Voir Stroba

⁹⁵ Cf. Caster (1938) 71-72; Brixhe

⁹⁶ Cf. Willi (2003) 198-225; (2004) prend en considération ce que nou le verbe écrire.

⁹⁷ Cf. Caster (1938) 71. Pour cet au

temps qui lui est contemporain. Les situations décrites reflètent la réalité de l'Empire romain où se côtoient diverses nationalités qui doivent parfois communiquer en utilisant une langue véhiculaire. Les oracles en langue scythe sont un reflet littéraire de ces situations. Quelle que soit l'exactitude des textes en scythe, on doit considérer ces oracles comme des documents qui témoignent de l'intérêt de Lucien pour les phénomènes de langue et de communication.

Conclusion

Comme les autres Grecs qui mentionnent des langues étrangères, Lucien ne nous apprend rien (ou très peu) sur les parlars étrangers eux-mêmes sinon qu'ils existent. Rien (ou très peu) sur le vocabulaire, rien sur le fonctionnement de ces langues. En revanche, on est frappé par le nombre de remarques incidentes, mais parfois fort précises, sur les langues étrangères. Les sons étrangers semblent retenir particulièrement son attention, c'est-à-dire l'impression qu'ils laissent pour l'oreille d'un hellénophone. L'utilisation récurrente du terme *φωνή* qui fait allusion à la langue dans son utilisation et dans sa pratique – la langue produite – montre que Lucien est avant tout attentif à la phonologie. Il en va de même pour les adverbes, positifs ou négatifs, qui soulignent l'impression que suscite la langue d'un étranger qui parle grec, bien ou moins bien.

Les origines étrangères de Lucien le conduisent à adopter une double position vis-à-vis de la langue des autres, comme s'il devait concilier deux visions antithétiques. D'une part, fier de proclamer son origine étrangère, il marque un intérêt pour les gens qui parlent une autre langue que le grec ou qui parlent autrement la langue de l'Hellade. D'autre part, réagissant en Grec qu'il est devenu, il adopte parfois une attitude chauvine, comme si le «self-made Greek» qu'il est se sentait contraint de faire étalage de ses sentiments grecs pour faire oublier son origine⁹⁸. Il n'hésite pas à qualifier des langues pourtant sœurs de sa langue maternelle, l'hébreu et le phénicien, de bredouilllements indistincts. «Les langues barbares», écrit J. Bompaire⁹⁹, «sont pour lui un jargon louche propre aux magiciens et aux dieux de seconde zone». C'est vrai. Mais ce mépris n'est que superficiel, c'est un vernis destiné à faire grec, voire plus grec que grec: pour un Grec, il est de bon ton d'injurier le Barbare et de se moquer de sa langue. Son sentiment profond est autre. Si Lucien a assimilé la *παιδεία* d'Isocrate et fait preuve d'un nationalisme hellénique en face de Rome et des Barbares¹⁰⁰, il substitue au mépris traditionnel des Grecs pour les étrangers et leur langue une curiosité quasi philologique pour les langues étrangères inhabituelle pour un Grec, surtout pour un auteur appartenant à la Seconde Sophistique. Chez lui, l'image des étrangers est loin d'être toujours négative. Les Scythes Anacharsis et Toxaris, le Celte de l'*Héraclès*, le jeune Égyptien, si c'est bien un Égyptien, du *Navire* sont des personnages plutôt sympathiques: tous ont assimilé plus ou moins bien la langue grecque. Lucien projette probablement sa propre image dans ces figures d'étrangers hellénisés. De même, les dieux étrangers des *Dialogues des dieux* et des *Dialogues des morts* sont des personnalités qui inspirent la sympathie.

Si Lucien se montre aussi attentif à la variété linguistique – les nombreuses références à la langue des autres ne peuvent être une simple coquetterie littéraire –, c'est sans

⁹⁸ Cf. Lucianus, *Alex.* 13 et *DMort.* 14, 2. Voir Bompaire (1958) 150.

⁹⁹ Cf. Bompaire (1958) 151.

¹⁰⁰ Cf. Caster (1937) 365-373.

doute parce qu'il souhaite p
question de l'imitation et d
la langue de Lucien. Il faut
milieu où il évolue. Lucien
Jones¹⁰¹, qui se sent bien d
Romain ont désormais un
Hermitimos que la cité idé
est donné à qui le veut. L'
qui les parlent tend à faire p
Les Grecs et leur langue n
rappeler celle que l'on trou
quelque 180 occurrences c
montrent à suffisance l'imp
langue. Son souci est aussi
visisme culturel à l'adresse c
du Barbare et défendre l'id

Lucien constitue un jalc
que des Grecs. De ce poin
Dans le *De defectu orac*
l'oracle du Ptoïon, mis à l
barbare au lieu d'utiliser le
donné aux Barbares de me
même idée se retrouve à p
interprète de Xerxès «parce c
les ordres des Barbares»¹⁰⁴
Aristide – qui évolue dans
portance que la langue gre
II^e s. Si Plutarque voit dan
Lucien défend une autre id
que, qu'il faut protéger, il c
le grec peut être partagé a
cien apparaît comme un au

¹⁰¹ Jones (1986).

¹⁰² Cf. Munson (2005).

¹⁰³ *Moralia* 412a.

¹⁰⁴ Cf. Plu., *Them.* 6.4. Voir Moggi

¹⁰⁵ Cf. Aristid., *Or.* 13.122 [I, 198 E

flètent la réalité de l'Empire parfois communiquer en uti- ne sont un reflet littéraire de i scythe, on doit considérer l'intérêt de Lucien pour les

étrangères, Lucien ne nous mêmes sinon qu'ils existent. nement de ces langues. En icidentes, mais parfois fort mblient retenir particulière- nt pour l'oreille d'un hellé- it allusion à la langue dans nontre que Lucien est avant verbes, positifs ou négatifs, tranger qui parle grec, bien

ter une double position vis- deux visions antithétiques. marque un intérêt pour les ent autrement la langue de /enu, il adopte parfois une est se sentait contraint de n origine⁹⁸. Il n'hésite pas à le, l'hébreu et le phénicien, écrit J. Bompaire⁹⁹, «sont ux de seconde zone». C'est s destiné à faire grec, voire rier le Barbare et de se mo- cien a assimilé la *παίδεῖα* face de Rome et des Bar- les étrangers et leur langue gères inhabituelle pour un histique. Chez lui, l'image s Anacharsis et Toxaris, le yptien, du *Navire* sont des s ou moins bien la langue ans ces figures d'étrangers *des dieux* et des *Dialogues* ie.

e – les nombreuses référen- tterie littéraire –, c'est sans

doute parce qu'il souhaite prendre position dans un débat de son temps, qui dépasse la question de l'imitation et de l'atticisme, à laquelle on a trop souvent réduit l'étude de la langue de Lucien. Il faut mettre davantage l'accent sur l'ancrage de Lucien dans le milieu où il évolue. Lucien est un homme bien de son temps, comme l'a montré C.P. Jones¹⁰¹, qui se sent bien dans le monde où il vit, dans lequel le non-Grec ou le non-Romain ont désormais un rôle à jouer. Dans l'*Hermotimos* (24), Lycinos expose à Hermotimos que la cité idéale est peuplée d'étrangers et de Barbares. Le droit de cité est donné à qui le veut. L'image que Lucien donne des langues étrangères et de ceux qui les parlent tend à faire prendre conscience d'un relativisme culturel et linguistique. Les Grecs et leur langue ne sont pas un absolu. Une telle perspective n'est pas sans rappeler celle que l'on trouve déjà, dans un tout autre contexte, chez Hérodote¹⁰². Les quelque 180 occurrences du terme *βάρβαρος* que l'on dénombre dans son œuvre montrent à suffisance l'importance que le Père de l'Histoire accorde à l'étranger et à sa langue. Son souci est aussi pédagogique. Hérodote donne comme une leçon de relativisme culturel à l'adresse des Grecs pour lutter contre les conceptions traditionnelles du Barbare et défendre l'idée d'une sympathie plus grande entre Grecs et non-Grecs.

*

Lucien constitue un jalon important dans l'élaboration de la conscience linguistique des Grecs. De ce point de vue, une comparaison avec Plutarque est éclairante. Dans le *De defectu oraculorum*¹⁰³, Plutarque rapporte comment le prophète de l'oracle du Ptoïon, mis à l'épreuve par un Barbare, Mardonios, répondit en langue barbare au lieu d'utiliser le dialecte éolien. C'est une preuve qu'«il ne serait jamais donné aux Barbares de mettre la langue grecque au service de leurs injonctions». La même idée se retrouve à propos de Thémistocle, loué d'avoir fait mettre à mort l'interprète de Xerxès «parce qu'il avait osé se servir de la langue grecque pour exprimer les ordres des Barbares»¹⁰⁴. Cette version des faits, que l'on trouve aussi chez Aelius Aristide – qui évolue dans un tout autre milieu culturel que Lucien¹⁰⁵ –, reflète l'importance que la langue grecque revêtait dans la conscience des intellectuels grecs au II^e s. Si Plutarque voit dans le grec un bien qui ne peut être partagé avec personne, Lucien défend une autre idée. Tout en restant attaché à la défense de la langue grecque, qu'il faut protéger, il considère avec respect les langues étrangères et estime que le grec peut être partagé avec les autres. Sur ce point comme sur bien d'autres, Lucien apparaît comme un auteur très moderne.

¹⁰¹ Jones (1986).

¹⁰² Cf. Munson (2005).

¹⁰³ *Moralia* 412a.

¹⁰⁴ Cf. Plu., *Them.* 6.4. Voir Moggi (1998) 110; Schmidt (1999) 236.

¹⁰⁵ Cf. Aristid., *Or.* 13.122 [I, 198 Dindorf]; 46.184 [II, 247 D.] et 54.87 [II, 676 D.].